

## Présentation

Juger est un verbe étonnamment polysémique en français, il associe en effet les sens de juger au sens judiciaire et au sens intellectuel. Cette association, qui pour nous est naturelle, est amoindrie en anglais qui dispose d'un verbe spécifique pour désigner l'acte de rendre un jugement officiel : *to adjudicate* distinct de *to judge*. L'anglais a ainsi conservé le sens judiciaire du terme latin qu'il réutilise, *Iudicare*, qui se distingue assez clairement du verbe *Aestimare*, qui renvoie lui à l'action d'évaluer. De la même manière, l'allemand sépare assez nettement les verbes *Urteilen* et *Richten*, le dernier étant réservé au domaine judiciaire, le premier pouvant parfois déborder le cadre du jugement intellectuel et moral.

Le verbe français « juger » est ainsi riche d'une série de problèmes que d'autres langues, comme l'anglaise, l'allemande, la latine, la grecque et d'autres encore, ne rencontrent pas ou peu. En français, le verbe juger, dont l'origine latine signifie dire le droit, déborde clairement la seule sphère judiciaire. Et l'on croit

comprendre pourquoi : c'est que l'acte de penser, l'évaluation au sens large, rend toujours un... verdict : le jugement judiciaire n'est donc, dans notre langue, que l'archétype de tous les jugements possibles.

Ce serait ainsi commettre une grave erreur que de se laisser enfermer par l'étymologie. En Français « juger » est un verbe qui a dépassé le cadre juridique pour désigner toute mesure et évaluation, il s'applique donc à un nombre incroyable de domaines distincts. Dans notre langue, c'est le même verbe qui est utilisé pour goûter un plat, apprécier une œuvre d'art, examiner un acte et soupeser une âme. L'incroyable profusion sémantique du verbe « juger » est au cœur de toutes les questions qu'il soulève.

C'est cette richesse que le présent manuel se propose d'explorer. L'acte de juger y est examiné dans les différents domaines de la religion, du droit, de la logique, de l'esthétique, de la politique, sans oublier, bien sûr, de la philosophie. C'est qu'il faudra, le jour du concours, d'une part être sensible à la dimension privilégiée par le sujet, et d'autre part savoir ne pas s'y laisser enfermer.

## Cours

## I. Juger dans la philosophie antique

Par philosophie antique, nous entendons traditionnellement la période qui s'étend du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'à l'ère romaine. Sa naissance présocratique, avec des penseurs comme Thalès et Pythagore, n'est pas d'accès aisé, ni facilement mobilisable. La philosophie, telle que nous la connaissons et telle qu'elle se nomme elle-même, trouve son origine avec Socrate, mort en 399 avant J.-C. Il n'a rien écrit, mais les dialogues de Platon, principalement, l'ont rendu célèbre. Son élève, Aristote, est l'autre immense philosophe de cette période. Viennent ensuite trois courants qui ont eu une grande importance, à savoir l'épicurisme, le stoïcisme et le scepticisme. Tous ont plus d'une chose à nous enseigner sur ce que juger signifie. Le cours traite des trois premiers, la partie commentaire de texte apportera un complément sur l'épicurisme (**texte 2**), et introduira au stoïcisme (**texte 3**) ainsi qu'au scepticisme (**texte 4 et texte 10** pour sa réécriture moderne).

### A. Juger dans la philosophie platonicienne

Platon (427-347) est le premier grand philosophe. On a pu dire, au XX<sup>e</sup> siècle, que toute la philosophie n'a jamais été que des notes de bas de page de ses dialogues. Sur la question de juger, sa pensée offre de multiples analyses possibles. Nous optons pour un parcours simple.

## Savoir juger

Pour introduire à la manière dont la philosophie platonicienne peut nous enseigner sur le fait de juger, commençons par l'examen d'un dialogue de jeunesse. Dans l'Euthyphron, Socrate discute avec le dit Euthyphron. Les deux se rencontrent par hasard à proximité de l'endroit où les citoyens athéniens devaient se présenter lorsqu'ils avaient affaire à la justice de leur cité. Le devin est surpris d'y retrouver Socrate : qui accuserait-il donc ? Personne, Socrate s'y rend en réalité parce qu'il est lui-même incriminé ! Il est accusé d'impiété par un certain Méléto. Ce dernier lui reprocherait de corrompre la jeunesse et d'inventer de nouvelles divinités. Voilà qui explique la présence de Socrate, qu'est-ce qui justifie celle d'Euthyphron ? Le devin vient au tribunal accuser son propre père ! Ce n'est pas rien.

Socrate en déduit qu'il doit être bien sûr de savoir ce qu'est la piété, cette vertu où il s'agit de rendre hommage et honneur aux dieux, aux parents, aux aînés et supérieurs. Le philosophe lui demande d'abord s'il croit qu'une telle chose existe, s'il croit que la piété en tant que tel existe. Ce point accordé, le jeu de questions-réponses commence. Qu'est-ce donc que la piété ? Le devin répond : être pieux revient à poursuivre le coupable, être impie le laisser en liberté. Ainsi, en poursuivant son père, Euthyphron serait bel et bien pieux. Mais cette définition ne convient pas.

Pourquoi ? Parce qu'elle n'est pas assez générale. Comme le rappelle Socrate : « Je ne t'ai pas invité à me faire connaître une ou deux de ces nombreuses choses qui sont pieuses, je t'ai demandé quel est précisément le caractère générique qui fait que toutes les choses pieuses sont pieuses. Car tu as déclaré, je crois, qu'il existe bien un caractère unique, par lequel toute chose impie est impie et toute chose pieuse est pieuse. » 6d-e. Euthyphron propose alors une autre définition, bien plus générale : être pieux, cela consiste

à faire ce qui plaît aux dieux. Cette définition souffre néanmoins d'un grave inconvénient : le devin, précédemment, avait dit que les dieux se disputent entre eux. On voit donc que la définition qu'il propose de la piété n'est guère satisfaisante. Il n'est pas possible de dire que la piété, c'est ce qui convient aux dieux, si ce qui convient aux dieux change... en fonction des dieux sollicités. Cette nouvelle réponse du devin ne convient donc pas à Socrate.

Le dialogue redémarre donc. Le devin estime que tous les dieux s'accordent pour critiquer l'injustice, c'est très vrai – mais qu'est-ce qui définit l'injustice, justement ? Socrate reprend et tient quitte son interlocuteur d'une délicate démonstration : imaginons que tous s'accordent pour dire qu'une chose est injuste... Euthyphron croit alors le problème résolu : Socrate poursuit néanmoins : « Ce qui est pieux est-il approuvé des dieux comme étant pieux, ou bien cela est-il pieux parce que les dieux l'approuvent ? » (10a). Voilà la question que pose Socrate : l'acte pieux est-il celui sur lequel les hommes s'accordent, ou bien s'accordent-ils sur cet acte parce qu'il est pieux ? Question fondamentale à laquelle le devin répond « Je ne sais pas ce que tu veux dire, Socrate » (10a).

Socrate répond alors en distinguant le pieux de l'agréable, ce qui aimé pour sa nature et ce qui est aimé pour autre chose que lui-même. Il revient ainsi à sa question première. Ce que le devin n'apprécie guère. La discussion se prolonge et aboutit à une définition très... impie de la piété, ravalant le métier de devin à une sorte de technique commerciale où il s'agit de trouver, en fonction du souhait, la divinité la plus à même de l'exaucer. Euthyphron, incapable de définir la piété, quittera finalement la scène en fuyant les questions de Socrate. Lui qui n'hésite pas à accuser son père

s'avère incapable de bien savoir ce qu'est la piété, ce qui revient à dire qu'il juge mal de ce qui est bien, qu'il juge mal de ce qu'il convient, dans la vie, de faire.

### **Jugement des hommes, jugement des dieux**

La question de savoir quel type de vie il faut mener, voilà la question que pose le philosophe. S'il faut savoir juger de quelque chose, c'est de cela, et de cela seulement. Cette interrogation est reprise, nommément, dans le *Gorgias*. Étonnant dialogue, où Socrate rencontre, et affronte, trois personnages. Gorgias d'abord, Polos ensuite, Calliclès enfin. L'art des questions et des réponses, avec le dégagement d'une contradiction interne au discours de l'interlocuteur, le mettant alors dans la situation délicate de s'être réfuté lui-même va s'y retrouver à de multiples reprises. Ainsi, par exemple, Gorgias soutient à la fois que la rhétorique enseigne le juste et l'injuste et ne doit pas être mal jugée parce que certains en usent mal... affirmation que Socrate considère contradictoire : si la rhétorique enseigne le juste et l'injuste, alors elle ne devrait pas pouvoir être mal utilisée. Tout ce dialogue, comme souvent, roule sur le dégagement de contradictions internes.

Or, son troisième interlocuteur, Calliclès, se moque ouvertement de lui. Il n'arrive pas à supporter la discussion que lui impose Socrate, il n'arrive pas à défendre sa thèse contre les critiques du philosophe, il n'en démord pas malgré tout. Et l'adversaire de Socrate lui prophétise sa défaite face à un tribunal démocratique, ce qui, au moment de la rédaction du dialogue est un fait avéré. Le philosophe ne s'en émeut guère. Il rétorque à Calliclès la chose suivante : accusé à tort dans la cité, confronté au jugement de concitoyens, face à un rhéteur dont il se moque présentement, il n'aura sans doute aucune chance. Et pourquoi ? « Car je serai

jugé, comme un médecin devant un tribunal d'enfants, et contre lequel un confiseur porterait plainte. » 521<sup>e</sup>. La comparaison est restée célèbre.

Le tribunal des hommes est une innovation démocratique remarquable : les hommes sont jugés par d'autres hommes. Platon n'y voit pourtant pas que des avantages. Car les citoyens sont-ils bien des adultes à part entière ? Ne sont-ils pas plutôt des enfants, qui préfèrent les aliments sucrés aux légumes sains ? Si des enfants devaient choisir, comme maître d'hôtel, entre un diététicien austère et un cuisinier gourmand, ils n'hésiteraient pas... il en va de même entre le rhéteur qui manie sucre et mensonge face à un philosophe qui n'use que de la sobre vérité. Face un jugement d'un tel public, Socrate sait bien qu'il n'aurait aucune chance. Socrate sera ainsi condamné à mort par le tribunal d'Athènes en 399. Histoire au demeurant contée par trois autres dialogues : *L'apologie de Socrate*, le *Criton* et le *Phédon*. Le philosophe, qui aime à juger de ce qui est le plus important, face au tribunal des hommes, ne saura manifestement pas se défendre.

Le *Gorgias* se termine toutefois par un jugement, par un autre type de jugement ; Socrate, qui n'a pas réussi à émouvoir Calliclès, décide, pour achever son propos, de lui raconter un mythe, qui commence ainsi : « Quand les morts se présentent devant leur juge... ». Que raconte cette nouvelle histoire ? Que Socrate croit fermement que les âmes humaines seront jugées après leur mort ; cette croyance n'était pas naturelle en son temps, Tartare et Champs Élysées pour les Grecs étant des exceptions, et non la norme. Le philosophe énonce donc sa conviction en un jugement post mortem : les hommes injustes seront punis. Il y a le jugement des hommes, et il y a le jugement des dieux, et c'est celui-ci qui compte. Et nulle rhétorique ne pourra ici sauver celui qui a mal vécu.



## Condescendre à se déjuger

Ce serait commettre une erreur que de croire que le platonisme repose exclusivement sur la croyance en un jugement divin post mortem. L'idée de passer devant des juges après sa mort peut être lue comme l'illustration d'un autre jugement, immédiat cette fois, et qui est celui du jugement moral. S'il faut bien se comporter et savoir juger de ce qui est bien et ce qui est mal, ce n'est pas seulement pour éviter les Enfers, c'est aussi pour bien vivre présentement. Et le ressort de cette vie bonne sur Terre est la prise de conscience de sa propre ignorance. Dans le platonisme, l'idée de savoir juger du bien et de savoir bien juger s'équivalent. Celui qui ne se trompe pas, dans ses choix existentiels, est celui qui sait bien penser. Il s'agit donc de se mettre en quête du vrai, en réalisant l'ampleur des erreurs et égarements passés.

La philosophie opère par rectification subjective, parce qu'elle définit la vérité non pas comme le fait de dire ce qui est, mais comme le fait de l'avoir personnellement saisi. La vérité est intériorisée, saisie en première personne, ou bien n'est pas. Le *Ménon* illustre cela de manière paradigmatique. Dans ce dialogue, où Socrate croise son futur accusateur, le philosophe discute avec Ménon. Ce dernier lui soumet alors un paradoxe appelé à devenir fameux. À quoi bon chercher la vérité ? Car celui qui l'ignore, l'ignorant, ne pourrait, l'ayant trouvée, l'identifier comme telle. Socrate lui répond, et pour ce faire prend appui sur un tiers personnage, un esclave ou bien un enfant n'ayant reçu aucune éducation. Il lui demande s'il sait dupliquer la superficie d'un carré. Ce dernier le croit, ne suffit-il pas de doubler les côtés du carré ?

Socrate lui montre alors son erreur : à procéder de la sorte, le carré n'est pas deux fois mais quatre fois plus grand. Comment faire alors ? L'interlocuteur de Socrate, devenu perplexe, l'ignore

maintenant. Le philosophe trace alors des figures et lui montre comment il est possible de répondre à cette question. Pour dupliquer la superficie d'un carré, il convient de tracer un nouveau carré à partir de la diagonale du premier. La réponse se donne à voir sur le sable. Est-ce à dire pour autant que l'esclave la maîtrise alors ? Ce n'est pas sûr. Ce qui est sûr, c'est qu'il croyait savoir, qu'il s'est rendu compte qu'il se trompait, et que... la réponse à cette question existe. Mais la démonstration, parce que voir n'est pas savoir, reste encore à accomplir.

Il n'en reste pas moins que Socrate a, par-là, répondu à l'objection de Ménon. Il est possible de trouver la vérité, parce que nous en avons gardé un vague souvenir, parce que nous ne cherchons pas quelque chose de tout à fait inconnu. Ce qu'il faut faire, c'est chercher à retrouver ce qui était perdu, à se rappeler ce qui a été oublié et qui pourtant est l'essentiel. Juger, c'est ainsi s'approprier le plus important, c'est faire, c'est refaire sien. D'où le danger mortel de l'opinion droite, de cette vérité manipulée par le sujet sans qu'elle soit intimement acquise. Avoir le bon résultat sans savoir pourquoi il est juste ne sert à rien et illusionne encore davantage. Ce qui compte, c'est ce qui est réellement saisi. Ainsi, dans la philosophie platonicienne, juger, c'est d'abord se déjuger, afin de pouvoir, ensuite, juger en son âme et conscience.

## **B. Juger dans la philosophie d'Aristote**

Aristote (384-322) est l'autre grand nom de la philosophie antique. Au Moyen-Âge, qui ne connaît presque pas son maître, il est appelé « le » philosophe. Son influence sur la tradition occidentale est peut-être sans égale. Penseur ayant touché à tous les domaines, nous donnons ici un aperçu de la multiplicité de ses approches.

Aristote disait de l'être qu'il se dit de multiples manières, il en va de même de juger. Il y a plus d'un jugement étudié dans l'aristotélisme. Examinons rapidement ce qu'il en est dans les domaines de la connaissance, de l'esthétique et de l'éthique. L'examen de son aspect logique sera traité ultérieurement.

### **Savoir**

La partie de la philosophie aristotélicienne qui traite du savoir distingue principalement trois disciplines : la théologie, la physique et la mathématique. Cette dernière traite de la forme artificiellement détachée de la matière, c'est-à-dire qu'elle repose sur des abstractions : ses résultats sont exacts, mais les êtres dont elle parle n'existent pas dans la nature. C'est tout l'inverse pour la physique, qui traite elle de ce qui existe bel et bien, mais dont les résultats sont toujours entachés d'imperfection. Le cercle est parfait, mais n'est que pour notre esprit tandis que les moutons existent dans la nature, sans que tous naissent avec quatre pattes. La théologie, elle, traite de Dieu, vivant éternel parfait ; ce qui signifie qu'elle combine perfection des résultats et existence de son objet d'étude. Dans l'aristotélisme, en effet, l'existence de Dieu est démontrée. C'est donc, logiquement, la théologie qui a la primauté dans la pensée aristotélicienne.

Ce n'est pourtant pas le cas. Car de Dieu il y a très peu à dire. En revanche, sur les êtres vivants sur Terre, il y a beaucoup à apprendre. Dans *Les parties des Animaux*, Livre I, chapitre v, Aristote en vient même à dire que l'étude de la physique réserve au philosophe de race des jouissances inexprimables. Non pas parce que la quantité d'informations à leur égard compense leur faible qualité, mais parce que la beauté de l'univers se dissimule dans n'importe quel être vivant, aussi modeste soit-il. Dans le

monde d'Aristote, les étoiles sont belles, elles illuminent le ciel ; des animaux en apparence vils comme des araignées le sont tout autant. Il suffit, pour en voir la beauté intérieure, savoir juger. En quoi cela, exactement, consiste-t-il ?

Dans le monde d'Aristote, il y a quatre causes. La cause finale, la cause formelle, la cause efficiente et la cause matérielle. Par exemple, l'artiste sélectionne le bloc de marbre (cause matérielle) à partir de l'idée qu'il se fait de la sculpture qu'il a en tête (cause formelle) et se met à travailler la pierre à l'aide d'outils (cause efficiente) dans le but de réaliser une œuvre d'art (cause finale). L'explication, dans le champ du savoir, mobilise les quatre causes. Ou plutôt peut mobiliser les quatre causes ; le scientifique ne les sollicite pas nécessairement ; il sélectionne celles qui l'intéresse en fonction de ce qu'il vise à expliquer. Dans le cas du malheureux mouton naissant avec trois ou cinq pattes, la cause de cette difformité n'est pas à chercher du côté de la cause formelle, l'espèce mouton s'incarnant dans chaque mouton en particulier, mais, pour Aristote, dans la cause matérielle, c'est-à-dire dans un matériau parfois rebelle au programme à suivre.

Il y a donc quatre causes, rarement conjointement utilisées. Le plus souvent, le physicien se contente de deux causes complémentaires, au premier rang desquelles se loge la cause finale. Car expliquer un être vivant, dans la philosophie d'Aristote, revient d'abord à identifier la cause qui l'anime. Puis, ce point acté, à saisir de quelle manière concrète cette cause a cherché à se réaliser. Cause finale d'abord, cause efficiente ensuite, voilà le couple privilégié du scientifique. Ainsi, si l'oiseau cherche à voler, en rendre compte dans le champ du savoir revient à mieux cerner en quoi l'aile rend possible ce but. Juger, c'est juger de l'adéquation du moyen par rapport à la fin. C'est là le travail du scientifique. Et comme

Aristote nomme « beauté » l'adéquation heureuse, le scientifique, dégageant une articulation réussie entre fins et moyens révèle la beauté inhérente au vivant. Et c'est pour cela que le scientifique, étudiant les animaux, fussent-ils les plus vils en apparence, en retire une profonde satisfaction. Ici, juger, c'est dégager et savourer l'harmonieuse articulation de la fin et du moyen : juger, dans le champ de la connaissance, revient ainsi à savoir contempler.

### **Agir**

Il y a celui qui contemple, il y a celui qui agit. Ce sont des modalités d'existence différentes. En quoi consiste le jugement pour ce dernier ? Là encore la fin est d'avance donnée : nul ne choisit ses fins. Or la fin, pour l'homme, est de déployer sa raison au sein d'une communauté ; la nature de l'homme est d'être sociable, mieux encore il est l'animal politique. C'est-à-dire que les hommes ne se contentent pas de vivre les uns avec les autres, comme le font les animaux grégaires, ils reçoivent de la communauté qui les accueille les idées du bien et du mal à partir desquelles ils vont apprendre à vivre. Et, avant de juger par soi-même de ce qu'il faut faire, ou ne pas faire, l'enfant doit commencer par imiter ses pairs. Cet apprentissage a ceci de remarquable qu'il ne faut pas se contenter d'imiter dans un sens purement passif et externe, mais saisir, petit à petit, pourquoi le maître a agi de telle ou telle manière, afin de cerner le ressort de son action. Ce n'est pas l'acte qu'il faut imiter, mais la raison qui a présidé à son surgissement. L'enfant, alors qu'il n'est pas encore capable d'agir moralement, imite... imite et juge à la fois, juge des raisons des actes qu'il imite, afin d'être capable de les reproduire lui-même.

Ensuite, en grandissant, petit à petit, l'élève juge de plus en plus par lui-même de ce qu'il convient de faire. L'éducation s'achève lorsque le jugement est ferme, ce qu'il est d'usage d'appeler la prudence, la prudence ou la sagacité de l'homme vertueux. La prudence est l'art de juger du bien et du mal, c'est-à-dire se décider par soi-même et d'en assumer les conséquences. Celui qui juge bien est celui qui prend le temps de réfléchir, sait mettre un terme à la délibération pour passer à l'action et en retirer le juste bénéfice. C'est donc mal juger, dans la pensée d'Aristote, que de rester indécis ou bien réfléchir, agir... et regretter. L'homme prudent est l'homme heureux, celui qui sait juger au mieux.

Cette vertu morale de première importance s'illustre de manière remarquable dans le champ de la justice. Être juste, c'est rendre à chacun ce qui lui est dû ; Aristote distingue à cet égard deux types d'égalité : l'égalité arithmétique et l'égalité géométrique. L'arithmétique est l'égalité de type :  $A = B$  tandis que la géométrie est l'égalité de type  $A/B = C/D$ . Si tout le monde paie la même taxe, nous sommes dans le champ de l'égalité arithmétique tandis que si celle-ci est proportionnelle au revenu, alors nous sommes dans le champ de la géométrie. La question du jugement est souvent celle de déterminer quel type d'égalité mobiliser. Juger, bien juger, c'est donc savoir à quelle loi renvoie dans telle circonstance particulière le problème à traiter.

Plus délicat encore, la loi, générale et écrite, est toujours mal adaptée aux circonstances particulières. La loi, par définition, s'applique imparfaitement aux cas particuliers. L'acte de juger est donc d'autant plus embarrassant : les règles apprises, jamais, ne donnent exactement la réponse. C'est là qu'apparaît, dans *l'Éthique à Nicomaque* au Livre v, la grande vertu de justice qu'est la vertu d'équité. Le juge équitable est le juge qui sait juger en prenant en

compte les circonstances particulières et donc modifie la loi afin de lui permettre de s'adapter au mieux à la réalité. C'est-à-dire que le juge équitable sait ne pas se cacher derrière loi... pour mieux la faire appliquer. Il l'interprète pour juger.

L'équité est ainsi, dans le domaine judiciaire, l'illustration paradigmatique de ce que doit être tout jugement moral dans la philosophie pratique d'Aristote. Juger, c'est, ayant en toile de fond le cadre de loi général, prendre le risque de proposer une lecture singulière adaptée à la situation présente. Juger, dans le domaine moral, revient à trancher un cas particulier en ne reculant pas devant ses responsabilités. L'homme prudent est un homme dont le jugement est singulier. Ici, juger, c'est avoir un style.

### **Créer**

Qu'en est-il dans le troisième grand domaine des modalités d'être de l'homme, à savoir le champ de la création ? Y a-t-il là aussi place au jugement ? À chercher une réponse à cette question, ce qui frappe, d'abord, est la différence entre les domaines de l'action et de la création. Dans le champ éthique, un acte seul ne signifie rien ; ce qui compte, c'est la raison qui lui préexiste. Ce n'est donc pas un acte qui signe un caractère ; juger de la moralité d'une personne à partir d'une action isolée n'a pas de sens. Or, il en va tout à fait différemment dans le cadre du jugement esthétique. Ici, il suffit de voir une œuvre d'art de qualité pour savoir que l'on a affaire à un grand artiste. Pourquoi une telle différence ?

En ce qui concerne le jugement moral, c'est la répétition des actes couplée à la saisie des raisons poussant à l'action qui façonnent le comportement éthique. Autrement, dit, pour reprendre le vocabulaire technique d'Aristote, c'est l'accumulation des actes ponctuels qui suscite une certaine puissance d'agir singulière. Un acte ne suffit

pas à décider d'un caractère, car ce qu'il faudrait juger, c'est d'une part l'effet sur le sujet de son acte, d'autre part la réitération avec laquelle le sujet, dans des circonstances similaires, reproduirait un acte similaire. Dans le champ moral, c'est un état d'esprit qu'il convient de juger.

Ce n'est pas du tout la même chose dans le domaine esthétique. Seul un grand artiste peut réaliser un chef-d'œuvre. Ici, une création réussie suffit à savoir que l'on a affaire à un grand artiste. Pourquoi ? Mais parce que l'artiste est celui qui, à l'instar du scientifique, dégage l'harmonieuse correspondance des fins et des moyens. La différence qui les sépare est que l'un la découvre dans la nature tandis que l'autre l'invente dans le champ de l'art. Pour l'un comme pour l'autre, la conception du beau reste en revanche la même.

On comprend donc, dans ces conditions, qu'une œuvre d'art réussie prouve la qualité de l'artiste. Attendu que ce qui est beau est le fruit d'un travail qui élimine le hasard, la beauté artistique procède d'un travail minutieux qui ne supporte pas l'à-peu-près. On ne devrait pas juger de la moralité d'un homme observé de manière ponctuelle, il est en revanche tout à fait possible d'émettre un jugement esthétique sur une œuvre d'art.

Et l'artiste lui-même, au moment même de sa création, a fait preuve de réflexion. Le jugement esthétique décalque celui de la nature. En un sens, l'artiste mobilisant les quatre causes fait même mieux que la nature elle-même. Car comme le dit Aristote, la poésie est plus philosophique que l'histoire. C'est que par histoire, ici il n'est entendu que pure chronique, retranscription muette des faits s'étant déroulés. Par poésie, en revanche, le philosophe n'entend pas seulement la narration en vers mais l'écriture d'une histoire contenant non ce qui s'est produit mais... ce qui devrait se produire.



C'est cela, l'art, non la retranscription du réel, mais la mise en scène de la réalité telle qu'elle devrait être. L'artiste fait apparaître dans le réel l'idéal, en biffant, à l'image du mouton naissant avec trois pattes, une réalité sensible trop souvent enlaidie de monstres et d'échecs. Ainsi le jugement esthétique décalque le jugement de l'artiste, car l'artiste s'avère juge de ce qui mérite d'exister.

## **C. Juger dans l'épicurisme**

Parmi les trois autres grands courants de la philosophie antique, l'épicurisme tient une place à part. Le scepticisme et le stoïcisme feront école et exerceront une grande influence dans l'histoire de la philosophie. La pensée de Descartes, par exemple, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, retrouvera les thèmes sceptique et stoïcien. Ce n'est pas le cas de l'épicurisme, dont l'influence sera plus modeste, peut-être parce que d'Épicure (342-270) il ne reste presque plus rien, sans doute parce que cette philosophie surprend d'oser être un hédonisme matérialiste. Étrange hédonisme, toutefois, qui considère que, parce que le plaisir est le principe et l'horizon de toute vie heureuse, tout plaisir n'est pas bon à prendre. Sur la question de juger, de juger de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas, l'épicurisme a donc beaucoup à nous apprendre.

### **La sensation est toujours vraie**

À interroger l'épicurisme sur la question de juger, une première idée surgit immédiatement : cette philosophie est célèbre pour soutenir que toutes nos sensations sont vraies. Ce n'est pas une réponse aussi fréquente que cela dans le champ de la philosophie. Qu'est-ce qui permet à Épicure de soutenir pareille thèse ? Plusieurs réponses complémentaires peuvent être apportées. D'abord, le

philosophe considère que la sensation nous amarre au réel, douter de ses sensations reviendrait à douter de son rapport au monde, à perdre pied. Ce n'est donc pas possible : les sensations sont vraies, ne pas le croire reviendrait à être fou, tout simplement. Ensuite, cette évidence se justifie à partir d'une théorie physique de l'acte de sentir. Certaines sensations, en effet, semblent fausses : il suffit de songer au bâton droit qui apparaît courbé dans l'eau. La vue ne nous trompe-t-elle pas ? Épicure répond à cette objection. Il considère d'une part que chaque sensation mérite d'être jugée à partir d'elle-même, et non pas rapport à une autre, appartenant à un autre canal sensoriel, et d'autre part que la sensation procède de la réception d'un jet de simulacre et que ce dernier peut, en fonction des milieux qu'il traverse, s'en trouver affecté. Le jet de simulacre est une fine pellicule d'atomes émis par le corps, et c'est cette dernière qui vient heurter nos organes sensoriels, provoquant la sensation. Si le bâton apparaît courbé dans l'eau, c'est parce le simulacre visuel, au contact de l'eau, voit sa trajectoire se modifier : d'où son apparence floutée. Et comme il ne faut pas juger de l'information visuelle à partir de l'information tactile, il est faux de dire que la vue nous trompe. Les sens ne nous trompent pas : ici, il n'y a rien à juger, au contraire l'esprit doit s'abstenir de toute construction. La sensation est vraie d'être réception passive. Dans l'épicurisme, nier une sensation ne fait pas sens. Qui dirait que le son qui vient de loin est faux parce que faible ? Cela serait absurde, il en va de même pour toutes les autres sensations. Les sensations ne se jugent pas, elles s'accueillent.

Cette première approche de l'épicurisme demande toutefois à être complétée. En effet, cette philosophie considère par ailleurs qu'il est de la plus haute importance de juger, malgré tout. Pourquoi donc ? Qu'est-ce qui rend le jugement à ce point nécessaire ? Pour

le saisir, prolongeons notre analyse. Comment Épicure sait-il que la sensation est produite par un jet de simulacre ? Mieux encore, comment peut-il savoir que la matière est composée d'atomes ? Si la vue est réception d'une fine pellicule d'atomes, alors, puisque tout ce que nous voyons est composé d'atomes, alors l'atome, l'atome en tant que tel, ne peut être vu. Il est imaginé, mais non perçu. Épicure ne s'interdit donc pas de juger : il raisonne et considère que la nature est composée d'atomes, grains de matière insécables et invisibles. Pourquoi ? Parce que nous constatons qu'il existe des corps sensibles, et que ceux-ci sont cassables et en mouvement, la plupart du temps. Ce sont là des faits, Épicure part donc de la sensation. Mais il n'y reste pas. Qu'un corps sensible soit divisible, c'est un fait qui suppose, à bien y réfléchir, l'existence de grains de matière insécables, des atomes. Pourquoi ? Mais parce qu'autrement, la matière que nous voyons sous nos yeux tomberait en poussière, s'évanouirait dans le néant. Si elle peut être touchée et divisée à la fois, c'est qu'en son cœur se dissimulent des briques indestructibles. Et si les corps se meuvent, et si les corps se déchirent, c'est parce qu'il existe également du vide, du néant d'être. L'épicurisme produit donc un raisonnement à partir de ce que tout un chacun peut constater et en conclut qu'il existe deux types de réalité invisibles : les atomes, le vide. Voilà ce qu'Épicure juge à partir de ce qu'il voit. Il ne faut donc pas juger la sensation... mais juger à partir de la sensation.

### **Juger du vrai**

Cette opération intellectuelle se complexifie dans le cadre d'une procédure de vérification. Épicure distingue deux cas de figure : juge-t-on à partir de quelque chose qui est visible ou non ? Si c'est visible, alors c'est vérifiable et la procédure se nomme : vérification/infirmation. Quelqu'un approche, qui est-ce ? Je crois voir Socrate,

je le saurai bientôt : vérification ou bien infirmation. Mais si je ne peux jamais savoir avec certitude, si je parle de ce que je ne peux vérifier, que faire ? Si c'est invisible, alors la méthode débouche sur l'alternative suivante : infirmation/non-infirmation. Pour saisir le ressort de cette nouvelle alternative, il convient de prolonger le raisonnement. Ce qui est vrai, ici, est ce qui n'est pas infirmé par les données sensorielles. Or affirmer une chose revient à nier sa contradictoire. Si cela est blanc, ce n'est pas noir, et s'il n'y a que le noir et le blanc, alors si ce n'est pas blanc... c'est nécessairement noir. Autrement dit, quand une affirmation n'admet qu'une contradiction, et qu'il est possible de montrer la fausseté de cette proposition contradictoire, alors la proposition inverse est validée. En revanche, quand une proposition n'admet pas une unique contradictoire, il n'est pas possible d'arriver à une certitude. Dans l'épicurisme, ainsi, l'existence des atomes dans le vide est une certitude (parce que les atomes et le vide ont été démontrés par rejet de la contradictoire), en revanche il est impossible de savoir avec certitude la cause de l'éclipse ou du tremblement de terre (parce qu'il y a là plusieurs contradictoires envisageables). Bref, toutes les sensations sont vraies, et pour que les raisonnements bâtis sur elles le soient également, il convient de savoir juger à propos de la bonne méthode à utiliser.

Et ce pour une raison très importante, qui donne la vraie mesure de ce que juger signifie pour l'épicurisme. Les explications multiples dont nous venons de parler, bizarrement, en excluent une de manière implicite. Il y a beaucoup d'explications possibles d'un tremblement de terre... Cela ne gêne aucunement Épicure, pourquoi ? Parce qu'il ne s'est jamais intéressé à la question de savoir pourquoi il y avait des tremblements de terre. En revanche il sait que ce genre d'événements fait peur, et que la peur alimente la fausse croyance en l'intervention divine. Il s'agit donc, pour

lui, de faire une physique afin d'éliminer une funeste croyance aux dieux. Soutenir que la nature est composée d'atomes dans le vide, c'est défendre l'idée que les dieux ne sont pas en charge de l'univers. Ainsi, la multiplication des explications possibles n'a rien de problématique : bien au contraire. À chaque explication supplémentaire, c'est la même peur implicite qui est combattue : non, les dieux ne sont pas à l'origine du tremblement de terre. Dans l'épicurisme, derrière la physique, derrière l'explication de la réalité, se cache une éthique. Et c'est là que l'acte de juger prend tout son sens.

### **Le quadruple remède**

L'épicurisme, comme toute philosophie antique, nous propose son chemin pour atteindre le bonheur. C'est que malheureux, nous le sommes naturellement. Mais pour quelles raisons exactement ? L'épicurisme repère quatre causes distinctes. D'abord, nous sommes inquiets d'avoir à souffrir, ensuite en imaginant la mort à venir, après en méconnaissant la véritable nature des dieux. Retardons quelque peu le repérage de la dernière, et plus importante, cause de nos malheurs.

En ce qui concerne la peur des douleurs à venir, l'épicurisme rappelle que les douleurs les plus vives sont aussi les plus courtes. Celui qui fait l'effort de penser à ses douleurs passées réalise que c'est en réalité la peur des dites douleurs, et non celles-ci, qui est le vrai mal. Cette prise de conscience doit aboutir à ne plus les craindre.

En ce qui concerne la peur de la mort, il en va de même : un raisonnement bien conduit devrait aboutir à un jugement ravalant la peur de la mort à n'être que la conséquence d'une erreur logique.

Car vivants, nous ne sommes pas morts et, morts... nous ne sommes plus rien du tout. Craindre la mort, c'est donc craindre un mal que nous ne connaîtrons jamais.

Le troisième point concerne la peur des dieux et peut lui aussi être combattu par un jugement salvateur. Épicure s'adresse à des hommes qui craignent des divinités puissantes, rancunières et imprévisibles. Il paraît effectivement impossible d'être heureux dans ces conditions, si par bonheur on entend une tranquille autonomie. Or l'erreur, ici, est de mal considérer la nature des divinités. Vivants immortels et bienheureux, les dieux ne sauraient prendre le risque de se mêler des affaires humaines. Celui qui sait juger de leur véritable nature en déduit donc qu'il n'en a rien à craindre. Là encore, la cause de notre inquiétude, fatale à notre bonheur, réside dans une erreur de jugement.

Mais si l'épicurisme propose un quadruple remède, c'est parce qu'il existe quatre causes de souci. Il y a la douleur, le décès, le dieu... et le désir. Et c'est le désir qui pose le plus grave problème. Contrairement à ce que nous pourrions croire, l'épicurisme est un hédonisme qui se méfie des désirs... comment cela est-il possible ? C'est un hédonisme, c'est-à-dire qu'il fait du plaisir le but de toute vie ; c'est un hédonisme qui se méfie des désirs, parce que tous les désirs ne procurent pas le plaisir attendu. Tout simplement.

L'épicurisme est ainsi célèbre pour avoir pensé une tripartition des désirs, entre naturels et nécessaires, naturels et non nécessaires et non naturels et non nécessaires. Cette hiérarchie peut être simplifiée ; certains désirs possèdent une fin, d'autres non. Or, ceux qui sont sans fin ne procurent jamais la satisfaction escomptée, ils promettent le plaisir mais n'apportent que la frustration. Il convient donc de les fuir.

Dans l'épicurisme, il convient donc, pour être heureux, de savoir évaluer les désirs, afin de repérer ceux qui peuvent tenir leur promesse. Pour Épicure, en dernière instance, l'ataraxie s'offre à qui sait juger des désirs, et juger signifie ici sélectionner.